



# LE PETIT BULLETIN

L'HEBDO GRATUIT DES SPECTACLES

Du 07.04 au 13.04.10 • N°748

**GROS PLAN**

MUSIQUE | RODOLPHE BURGER & FRIENDS À LA SOURCE (P.2-3)

## Desseins animés

### et aussi

#### SPECTACLE

Brainstorming P4

#### EXPOSITION

Delphine Gigoux-Martin P4

#### CINÉMA

Ensemble, nous allons  
vivre une très, très grande  
histoire d'amour P5

**GROS PLAN SUR LE "CONCERT DE DESSINS" FEATURING RODOLPHE BURGER** ENTRETIEN AVEC LE MUSICIEN **PORTRAIT** DE MONSIEUR BURGER **ZOOM** SUR DUPUY ET BERBERIAN, SES ACOLYTES SCÉNIQUES **CD** CHRONIQUE DE VALLEY SESSION, DERNIER ALBUM DU SIEUR RODOLPHE



Rodolphe Burger

ENTRETIEN

## Desseins animés

Figure insaisissable du rock français, activiste musical de l'ombre derrière les instants d'apesanteur d'Alain Bashung ou de Jacques Higelin, Rodolphe Burger vient honorer la Source d'une visite avec son singulier "concert de dessins". Rencontre. *Propos recueillis par François Cau*

D'où est venue l'idée de mélanger votre live aux performances dessinées ?

**Rodolphe Burger** : C'était une invitation de Dupuy et Berberian (voir ci-contre), je n'aurais jamais eu une telle idée. Et ce fut une surprise incroyable, surtout vu mes craintes. D'une part, même si je me compose depuis une petite culture, l'univers de la bande dessinée ne m'est pas familier, et je redoutais surtout sur scène quelque chose d'artificiel, ou de dissocié. Le temps du dessin n'est pas du tout celui de la musique... Et là, ce qui est fantastique, c'est que déjà ils dessinent à deux, ils sont dans un rapport de complémentarité, de duo fascinant dont on peut observer le travail pendant le live. Aux répétitions, on a fait le choix de coller au maximum au rythme du concert, avec un dessin par morceau, pour être dans la même dynamique. Même s'ils ne sont pas dans l'improvisation, ça évolue à chaque fois ; en plus, ils sont complètement dedans musicalement, ils bougent, ils dansent...

**Vous aurez également à vos côtés le trompettiste Erik Truffaz. On sent dans votre collaboration une envie d'explorer des émotions rock qui vous sont propres...**

Exactement. Quand on s'est rencontrés, on s'est découverts ce point commun, j'ignorais qu'il avait ce rapport très fort au rock. Il m'a dit n'avoir eu que très peu l'occasion de l'exprimer dans ses divers projets, donc dans notre façon de faire, on a aménagé plus d'espace.

**Dans votre dernier album, Valley Session, vous entérez avec vos reprises et variations de vos anciens morceaux l'idée que l'art**

**n'est pas quelque chose de figé...**

La reprise m'a toujours intéressé. C'est un peu l'école du rock, les autodidactes commencent toujours par reprendre avant de trouver leur propre son. J'aime beaucoup ce que ça raconte, dans le jazz notamment, ça montre à quel point les choses ne sont jamais finies, arrêtées, et que le passé du coup n'est jamais mort. Charlie Parker, Ornette Coleman, Miles, les grands novateurs étaient des révolutionnaires de la musique qui se libéraient du passé, de la tradition, mais en même temps, aussi loin qu'ils pouvaient aller dans ce geste de libération, ils accomplissaient simultanément un geste d'hommage. Avec Kat Onoma, on a beaucoup pratiqué ça, et je continue dans cette voie.

**Justement, vos réinterprétations de morceaux de Kat Onoma, c'est un peu une façon de démontrer aux contempteurs de l'époque que la formation ne se cantonnait pas à sa seule image "intello" ?**

C'est le boulet que s'est traîné Kat Onoma, malheureusement. En plus, c'était ma faute : il se trouve que j'avais fait de la philo... Voilà, ça s'arrêtait là, et ça venait surtout de gens qui ne nous connaissaient même pas. On était prêts à assumer cette image, mais ça restait flêcheux : par intello, on entendait cérébral, forcément emmerdant, sérieux, grave voire prétentieux. Mais ça s'est atténué, avec le temps... Le contexte français est quand même très paradoxal. On ne peut nier que la France est un grand pays culturel, mais en même temps, c'est un pays ultra figé, ringard avec sa variété qui continue de dominer. Et le rock français, à l'époque, se devait de rester juvénile, la

réplique version Mickey des sons anglo-saxons, alors qu'on n'était pas du tout dans cet espace-là.

**Dans le même ordre d'idée, votre album précédent, No Sport, vous a rattaché au registre de la chanson française, alors que vous n'êtes pas du tout synchrones avec cette nouvelle scène...**

C'est sûr que je n'avais jamais autant chanté en français sur un album. Pour autant, la chanson française, ça ne m'est pas complètement étranger mais presque. C'est plus exotique pour moi que la musique ouzbek – je ne dis pas ça pour être méprisant, il y a des choses que j'admire beaucoup, mais ce n'est pas du tout mon point de référence. Ce que j'ai pu écouter venait d'ailleurs, je ne trouvais pas mon compte dans la chanson d'un point de vue musical. Pour moi il n'y avait pas assez de musique, des textes, oui, parfois très beaux, très forts, ce n'était juste pas l'essentiel. Alors que dans le rock ou le blues, les deux éléments sont à égalité. Je schématise, je sais, mais c'est comme ça que je vois les choses. C'est pour ça que les exceptions pour moi étaient ceux qui arrivaient à monter le son de la musique. Gainsbourg, bien sûr, et Alain, ô combien Alain Bashung. Ça passait justement par un travail sur la langue, des trouvailles pour dépasser cette foutue langue française, la faire bouger. Je n'avais pas fait *No Sport* pour rejoindre la chanson française, mais pour montrer les possibles.

▲ **CONCERT DE DESSINS AVEC RODOLPHE BURGER, ERIK TRUFFAZ, DUPUY ET BERBERIAN**  
Jeudi 8 avril à 20h30, à la Source (fontaine)

Du 07.04 au 13.04.10

GROS PLAN • 3



PORTRAIT

## L'homme de l'ombre

Tandis que les années 80 et leur cohorte de mauvais goûts artistiques ne se décidaient toujours pas à agoniser, mais allaient au contraire continuer à souiller les charts français, une formation rock atypique balance en 1988 son premier album, *Cupid*. Kat Onoma, comme le rappelle Rodolphe Burger dans l'interview ci-contre, a mauvaise presse, du fait de son refus du consensus mou animant les parodies faisant office de rockeurs tricolores. Textes majoritairement anglais, recherches sonores exigeantes, références artistiques fouillées, autant d'apanages du rock indé américain de l'époque que la formation se réapproprié avec talent tout au long d'une discographie riche de neuf albums, qui culminera avec le sublime *Live à la Chapelle*. Parallèlement, Rodolphe Burger explore ses obsessions musicales en solo avec un premier album savamment torturé, *Cheval-mouvement* (1993). Mais c'est en 1998, avec l'incroyable *Meteor Show* confectionné avec Doctor L, qu'il prend véritablement son envol artistique. Un exercice d'interprétation des émotions électroniques qu'il décrit comme « une opération à cœur ouvert. Je rêvais de pousser la créativité au maximum sur toutes les opérations techniques, profiter à mort de toutes les ressources : consoles, instruments, ordinateurs... Mais d'une façon punk, du moins outrée, tout le contraire de l'autotune, quoi, sans enjoliver ni tricher. Avec Doctor L, on avait l'impression d'être comme Hendrix découvrant les pédales de disto et allant d'emblée à l'extrême. Cette expérience m'a délivré ». Pas rassasié, il multiplie les collaborations en tous genres, avec Bashung sur son sublime *Fantaisie Militaire*, ou sur sa variation autour du *Cantique des Cantiques* enregistré à l'occasion de ses noces avec Chloé Mons. Avec Jacques Higelin, Françoise Hardy, Jeanne Balibar. Oh, et il apparaît aussi dans le beau *Bled Number One* de Rabah Ameur-Zaïmeche, égal à lui-même. Un bonhomme discret, à l'intelligence musicale hors normes, qui n'est jamais là où on l'attend. FC

ZOOM

## Dynamique duo

C'est un euphémisme d'affirmer que, dans le paysage de la bande dessinée actuelle, Charles Berberian et Philippe Dupuy détonnent. D'une part en raison de leur mode de fonctionnement. Le premier est d'origine irakienne et arbore un physique d'intellectuel chafouin. Le second est français de souche et a des airs d'ours mal léché. Mais cela n'a aucune espèce d'importance : lorsqu'ils s'activent dans leur atelier, ils deviennent Dupuy-Berberian, auteur bicéphale et quadrumane révéré pour le mordant de son humour et la tendresse du regard qu'il porte sur ses contemporains, pour l'élégance de son trait et la liberté qui caractérise son approche des proportions et de la perspective, bref pour son art du grand écart à faire passer Jean-Claude Van Damme pour l'homme de fer du *Magicien d'Oz* de Lyman Frank Baum. Débutée dans les pages de fanzines par définition marginaux avant que les joyeux drilles de *Fluide Glacial* ne lui tendent les bras, la carrière du duo est à l'avenant. Ses silhouettes élancées habitent aussi bien les collections des éditeurs les plus pointus, à l'image de ces carnets de voyage publiés chez Cornélius, que celles d'institutions du calibre de Dupuis,



Philippe Dupuy &amp; Charles Berberian

où sont consignés les déboires et tracas de Monsieur Jean, trentenaire urbain, célibataire et loin d'être étranger à la canonisation de ses géniteurs au Festival d'Angoulême en 2008. Pour autant, leur présence sur la scène de La Source aux côtés de Rodolphe Burger est-elle légitime ? Pleinement, et pas seulement parce que de Manu Larcenet à Blutch, de plus en plus nombreux sont les auteurs à s'essayer à l'exercice de la performance live. Elle l'est surtout car Dupuy et Berberian sont incapables de se recroqueviller dans une bulle : investissant en tant que graphistes des domaines aussi divers que ceux de la musique (*Coup de foudre* de Jacques Higelin), du cinéma (*The Navigators* de Ken Loach), du vin (le caviste Nicolas) et de la presse (*The New Yorker*, *Libération...*), ils sont même rarement aussi intéressants que lorsqu'ils se mettent en danger. Benjamin Mialot

REPÈRES

Tout juste un an après le beau *No Sport*, la nouvelle livraison discographique de Rodolphe Burger ne s'est pas faite attendre, et on ne va pas s'en plaindre. *Valley Session* se compose à parts égales de reprises et de réinterprétations de son propre répertoire. Le *Lady of Guadalupe* de Kat Onoma bénéficie ici du précieux apport d'Erik Truffaz, et laisse augurer d'une transposition live échevelée ; les beaux *Marie et Shape on the ground* gagnent en poésie ; le *Moonshiner* de

Bob Dylan et *Pale Blue Eyes* de Lou Reed sont on ne peut plus élégamment transfigurés. Mais notre cœur de pierre balance sévère du côté de sa reprise du mythique *Love will tear us apart* de Joy Division : de sa magnifique voix sépulcrale oscillant dans des stratosphères bashunguesques, il revisite ce classique des classiques avec une infinie douceur, avant de faire exploser rageusement les guitares avec une fureur enivrante. En un mot ; la classe.